



Sciences sociales et naturelles

Sozial- und Naturwissenschaften

Ciencias sociales y naturales





De Voltaire à Morgan: Albert Gallatin, père de l'ethnologie nord-américaine

Louis NECKER

Musée d'Ethnographie de Genève

Résumé

Albert Gallatin (1761-1849), Genevois émigré aux Etats-Unis, est fort connu comme homme d'état, mais on sait moins qu'il a été appelé aussi le «père de l'ethnologie nord-américaine». Cet article examine le parcours qui le conduisit de l'oligarchie calviniste et des Lumières genevoises du XVIII^e siècle vers l'«antifédéralisme» jeffersonien et une anthropologie annonciatrice de Morgan et Boas.

Au regretté Charles-Henri de Gallatin, qui poursuivit à sa manière le rêve jeffersonien

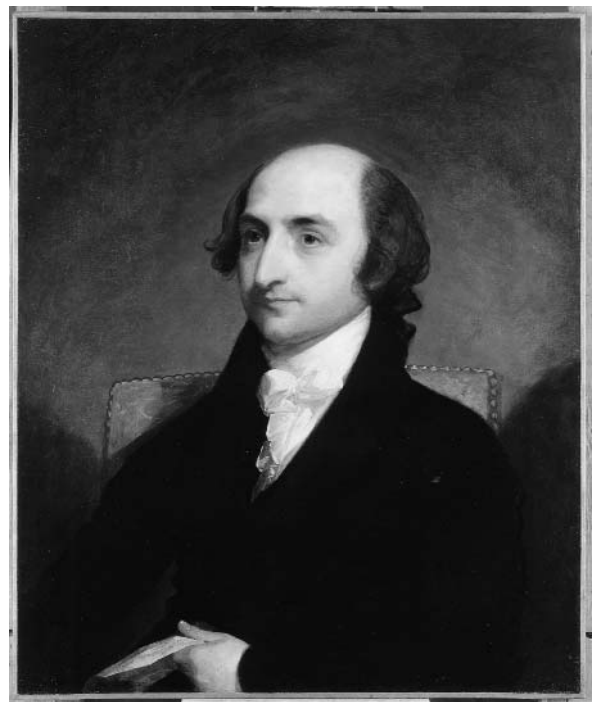
A Genève, sur une maison de la vieille ville, une plaque porte les mots: «Dans cette maison est né Albert Gallatin, 29 janvier 1761 – 12 août 1849, citoyen genevois, homme d'état américain, principal rédacteur de la constitution des Etats-Unis d'Amérique et Secrétaire du trésor». Cette inscription est fautive sur un point: notre compatriote ne fut en aucun cas le principal rédacteur de la constitution américaine; au contraire il s'y opposa, jugeant que cette constitution accordait un pouvoir excessif au gouvernement fédéral (ADAMS 1943: 76-81). Mais cette plaque signale pourtant à juste titre que, dans la période décisive qui suivit immédiatement l'indépendance des Etats-Unis, Gallatin joua dans ce pays un rôle important. En témoignent notamment les statues qui lui ont été élevées à Washington et à New York, ou les trois comtés, la rivière, la chaîne de montagnes, la forêt nationale et d'autres lieux qui portent aujourd'hui son nom dans plusieurs Etats américains.

Ce qu'indique aussi cette plaque – par ce qui n'y figure pas – est le fait que, si Albert Gallatin est bien connu comme homme politique et financier, sa contribution scientifique a très peu retenu l'attention. De nombreux livres ont paru sur l'homme d'Etat et le diplomate mais, à ma connaissance, les seules études existantes, consacrées exclusivement à Gallatin ethnologue, sont un chapitre dans un livre et un excellent article de huit pages par le même auteur, Robert E. BIEDER (1975, 1986).

Pourtant, sur ce plan aussi, Gallatin a joué un rôle de premier ordre. Appelé «père de l'ethnologie américaine» (ADAMS 1943: 644), il a influencé des figures bien connues du XIX^e siècle comme l'archéologue E. George Squier (TAX 1975: 104-105) ou Lewis Henry

Morgan, une des grandes figures de l'anthropologie mondiale. Ce dernier a d'ailleurs dédié à Gallatin un de ses premiers ouvrages, ses «Lettres sur les Iroquois» (1847-1848: 177). Le linguiste connu, John Wesley Powell (1891: 9; voir aussi 12-13, 15-17, 25), n'hésita pas à comparer Gallatin à Linné, affirmant que, «[de même que celui-ci] doit être regardé comme le fondateur de la classification biologique, Gallatin peut être considéré comme le fondateur de la philologie systématique en relation avec les Indiens nord-américains.»

La contribution que j'essaie d'apporter ici est celle d'un éclairage sur les écrits ethnologiques de Gallatin et sur leur signification dans l'histoire de l'anthropologie, en les mettant en relation avec les circonstances de la vie de leur auteur et en particulier de sa formation genevoise.



Albert Gallatin (1761-1849). Par Gilbert Stuart (1755-1828), huile sur toile, h. 29-3/8, l. 23-7/8 in. Peint à Washington vers 1803.
[Reproduit avec l'autorisation de *The Metropolitan Museum of Art*, Don de Frederic W. Stevens, 1908 (08.90)]



Carte des «Tribus indiennes d'Amérique du Nord, vers 1600», dessinée par Albert Gallatin et publiée dans l'ouvrage *A synopsis of the Indian Tribes of North America* (GALLATIN 1836).

Pour ce faire, je distingue trois étapes bien marquées dans la vie de Gallatin: les années de jeunesse à Genève (1761-1780), l'émigration et la carrière politique aux Etats-Unis (1780-1827) et, enfin, une vingtaine d'années, qu'on ne peut pas appeler de retraite, puisque c'est au cours de celles-ci que Gallatin, resté longtemps en pleine possession de ses moyens, réalisa sa brillante œuvre anthropologique (1827-1849).

Genève 1761-1780

La Genève dans laquelle Albert Gallatin passa les dix-neuf premières années de sa vie était parcourue par plusieurs fort courants sociaux et culturels, souvent contradictoires.

C'était encore la «Rome protestante», le pouvoir calviniste y était resté puissant, même si depuis le XVIII^e siècle il était devenu plus libéral et tolérant. En particulier, il avait laissé se développer le cartésianisme et, en corrélation avec celui-ci, le grand développement des sciences exactes et naturelles que l'on connaît, avec des savants comme Charles Bonnet, Horace-Bénédict de Saussure ou Jean Senebier. Comme cela a été souvent remarqué, la science genevoise était alors d'importance mondiale, sans rapport avec la taille de la ville.

Sur le plan politique une oligarchie patricienne, très réduite en nombre, qui vint à être appelée «les négatifs», imposait son pouvoir à une majorité de la population, dont la plus grande partie n'avait aucun droit politique. Mais les idées nouvelles, démocratiques,



étaient parvenues très tôt à Genève (ce n'est pas un hasard si Rousseau y est né) et, bien avant la Révolution française, la cité fut souvent secouée par des tentatives infructueuses mais parfois violentes, comme celle de Pierre Fatio au début du XVIII^e siècle, d'abolir ou de modifier le pouvoir de l'oligarchie.

Il faut encore ajouter que Genève était déjà très cosmopolite. On pouvait par exemple y rencontrer des fils de familles venus de divers pays protestants pour y apprendre le français ou des étudiants étrangers venus se former comme pasteurs à l'Académie fondée par Calvin. Et cette ville était encore un refuge religieux, notamment pour tous les Français qui affluèrent après la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) et dont la présence favorisait les liens avec la France.

Né en 1761, Albert Gallatin fut élevé au milieu de tous ces mouvements.

Provenant d'une famille ancienne et de premier plan à Genève (son grand-père fut membre du Conseil des Deux-Cents), il baignait dans l'oligarchie genevoise, d'autant plus que sa famille possédait deux propriétés dans les parties les plus recherchées de Genève, une maison à la rue des Granges (il est vrai sur ce qui était considéré socialement comme le «mauvais côté», ne donnant pas sur la vue du front sud de la haute ville) et un domaine à Pregny.

Mais dès sa naissance il fut aussi trempé dans les nouvelles idées des Lumières. Le domaine de Pregny était tout proche du Château de Tournay, une des propriétés que Voltaire occupa dans la région de Genève (surtout pour y donner des représentations de théâtre) de 1758 à 1778, année de sa mort (FATIO 1947); non seulement les Gallatin voisinèrent beaucoup avec le philosophe, mais ils en devinrent de bons amis, comme en témoigne la correspondance abondante que Voltaire échangea avec la grand-mère d'Albert. Celui-ci se rendit fréquemment aux châteaux de Tournay ou de Ferney, où, comme il le raconta lui-même, il rencontra Condorcet, Grimm et d'autres esprits connus du XVIII^e siècle, et assista à des répétitions théâtrales dans lesquelles sa mère tint plusieurs rôles (PETER 1925).

Albert Gallatin suivit le Collège de Genève et l'Académie. Il sortit de celle-ci premier de classe en mathématiques, philosophie naturelle et traduction latine. Il reçut les enseignements de plusieurs professeurs de tout haut niveau sur le plan scientifique, dont Johannes von Müller qui donnait un cours d'«histoire universelle», Louis Bertrand et Horace-Bénédict de Saussure qui l'initièrent aux méthodes et aux derniers développements des mathématiques, de la chimie, de la physique et des sciences naturelles (BURROWS 1986: 79-96). A l'avant-garde de la science, ces professeurs étaient, au point de vue politique, des défenseurs de l'ordre établi.

La manière dont leur enseignement marqua les intérêts et l'esprit de Gallatin a été bien décrite dans un passage de Burrows, qui vaut la peine d'être cité ici:

Vers 1778 ou 1779, [Gallatin]... rassembla ses notes de cours en un «dictionnaire scientifique», un résumé méticuleux, dans la manière encyclopédique, de découvertes marquantes de la science. Les fragments qui ont été conservés contiennent des comptes rendus savants

des travaux de Leyden et Franklin sur l'électricité, de Gilbert sur le magnétisme, de Priestley sur l'oxygène et une discussion sur les météorites. A peu près à la même époque, il prépara un extraordinaire catalogue des espèces d'insectes, peut-être basé sur une collection personnelle, qui énumérait 510 variétés de coléoptères, 244 papillons et mites, ainsi que des poux, des mille-pattes, des fourmis et des mouches. Plus tard, sur le chemin de l'Amérique, il tint un journal qui commençait par une note précise sur la direction du vent (venant du sud-ouest), sur le temps (pluvieux), et un commentaire élaboré sur l'érosion de la Vallée du Rhône, avec une référence aux *Voyages* de Saussure. Son premier mouvement lorsqu'il arriva à Boston fut de marcher dans les collines autour de Milton, et en 1795, pendant qu'il témoignait dans les procès en trahison qui résultèrent de «l'insurrection du whisky», il trouva le temps d'entreprendre une nouvelle classification botanique et d'esquisser un mémoire sur la déshydratation chez les oiseaux. (BURROWS 1986: 88; ma traduction)

Dans les salons patriciens, le jeune Gallatin rencontra beaucoup d'étrangers, parmi lesquels il y avait des Américains, notamment des membres de la famille Penn, fondatrice de la Pennsylvanie, et le petit-fils de Benjamin Franklin (ADAMS 1943: 15). Et, première rupture avec l'oligarchie, Gallatin noua à l'Académie de profonds liens d'amitié avec des camarades qui, tout en étant des «bourgeois» (dans le sens que ce mot avait dans le système politique genevois), ne faisaient pas partie du cercle interne de l'oligarchie, tels Etienne Dumont, le futur collaborateur de Mirabeau, et surtout Henri Serre et Jean Badollet, qui allaient venir avec lui en Amérique. A signaler encore qu'il perdit très tôt sa sœur, son père et sa mère, qu'il fut élevé par une lointaine cousine célibataire, Mademoiselle Catherine Pictet.

La grand-mère d'Albert était très amie du puissant prince allemand Frédéric de Hesse-Cassel et elle proposa à son petit-fils, quand il eut fini ses études, de s'engager chez le Prince comme officier, suivant ainsi la trace de plusieurs Gallatin qui furent au service d'armées étrangères. Mais Albert fit un autre choix: le 1^{er} avril 1780, sans avertir personne de sa famille, il prit avec son ami Henri Serre le chemin de Nantes et de là s'embarqua pour l'Amérique, qu'il ne devait plus quitter pendant trente ans.

Les historiens débattent des raisons de ce qui apparut à l'époque comme une sorte de fuite. On sait qu'à l'Académie, Gallatin et ses amis se passionnèrent pour l'Amérique (BURROWS 1986: 13) dont la déclaration d'indépendance se produisit en 1776, quand Albert avait quinze ans. Mais il ne semble pas que le départ du jeune homme ait été motivé par des idées politiques (des lettres conservées de cette époque montrent qu'il n'avait pas encore remis en question le conservatisme éclairé qu'il avait reçu de ses maîtres de l'Académie). Il semble plutôt que l'Amérique lui parut offrir des opportunités bien plus grandes que Genève, qui lui semblait étriquée (BURROWS 1986: 17, 107). Le fait qu'il n'avait plus d'attaches familiales proches dans sa ville natale explique sans doute aussi la facilité avec laquelle il se décida à partir.



Gallatin homme politique 1780-1827

Je ne m'étendrai pas sur la carrière politique d'Albert Gallatin, qui a été abondamment étudiée (voir par exemple BURROWS 1986, ADAMS 1943, WALTERS 1957), j'en rappellerai seulement ici les grandes lignes.

Après son arrivée en Amérique et pendant plusieurs années, Gallatin survécut plutôt qu'il ne vécut, connaissant avec son ami Serre des conditions très difficiles. Il mena pendant une année une vraie vie de pionnier dans le Maine, qui était encore très sauvage, mais où il fut recueilli, il est vrai, par un de Lesdernier, originaire de Russin, petit village viticole du territoire genevois. Pour subvenir à ses besoins, il donna des cours de français à Cambridge, Massachusetts, et il travailla aussi avec un Français qui faisait du développement de terres nouvellement colonisées à l'ouest des Monts Alleghany, opération qui échoua par suite d'une attaque d'Indiens (BURROWS 1986: 139). Gallatin se maria une première fois en 1789, mais sa femme mourut quelques mois plus tard.

Ces années très dures lui donnèrent cependant l'occasion de découvrir sous tous ses angles cette Amérique en train de se faire. Il faut garder à l'esprit qu'en 1780 la guerre d'indépendance n'était pas terminée, l'Amérique n'avait pas encore de constitution et le premier président connu dans l'histoire, George Washington, n'allait être élu qu'en 1789. Et Gallatin eut, à cette époque, souvent l'occasion de côtoyer de très près les Indiens (ADAMS 1943: 32).

Après la mort de sa femme, Gallatin se lança à corps perdu dans la politique et entama une extraordinaire carrière dont je donne ici les grandes étapes:

- Député au Congrès de Pennsylvanie (1790)
- Député au Congrès américain (1796)
- Ministre des finances (Secretary of Treasury) des Présidents Jefferson puis Madison (1801-1813)
- Ministre plénipotentiaire à Gand (1814)
- Ambassadeur des Etats-Unis à Paris (1816-1823)
- Ambassadeur des Etats-Unis à Londres (1826-1827)

Je n'entrerai pas ici dans le détail de son activité politique, mais je me contenterai de souligner le fait que Gallatin fut reconnu comme ayant géré avec beaucoup de talent les finances de l'Amérique à un moment où celle-ci devait faire face aux énormes dépenses causées par l'achat de la Louisiane à la France et les menaces militaires de la Grande-Bretagne. Tout au long de ces années, Gallatin montra aussi une remarquable cohérence et une fidélité à quelques grands principes qu'il vaut la peine de développer un peu ici, car elles sont sûrement à mettre en rapport avec les conceptions anthropologiques qu'il allait développer plus tard.

Parti de Genève avec les idées conservatrices éclairées de ses professeurs de l'Académie, Gallatin changea assez vite puisque dès 1783 il écrivait à son ami Badollet:

[Il s'est produit] un grand changement dans mon opinion après mon arrivée en Amérique. Je fus bientôt convaincu par la comparaison des gouvernements américains avec celui de Genève que ce dernier était fondé sur de mauvais principes (ADAMS 1943: 48).

Il devint un grand défenseur des idéaux de la révolution américaine, de la démocratie représentative et de la séparation des pouvoirs. Il était, selon ses propres mots, un « négatif » au moment de partir de Genève, mais après quelques années d'émigration il s'était rapproché, sur le plan politique, de ces Etienne Dumont, François d'Ivernois et autres « représentants », avec lesquels il entretenait une correspondance et qui, à partir de 1782, jouèrent un rôle important dans l'aile modérée des révolutionnaires de Genève et de Paris.

Gallatin apparut sur la scène politique au moment où s'établissait, aux Etats-Unis, le principe des deux partis nationaux alternativement au pouvoir, partis qui à l'époque s'appelaient « fédéralistes » et « anti-fédéralistes », mais qui étaient déjà les ancêtres des actuels républicains et démocrates. Contre Hamilton, champion des fédéralistes qui défendaient l'idée d'un Etat central puissant et d'un gouvernement servant d'abord la grandeur nationale, s'éleva Thomas Jefferson, chef des anti-fédéralistes appelés aussi « démocratiques-républicains » qui ne voulaient pas d'un Etat fédéral trop fort, estimant qu'un gouvernement servait d'abord à défendre « le droit des individus à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur ». Jefferson l'emporta et devint président des Etats-Unis entre 1801 et 1808, laissant la mémoire d'un des plus idéalistes titulaires de cette charge.

Gallatin se sentit proche de Jefferson et milita dans le rang des « anti-fédéralistes ». Il craignait qu'avec le développement d'un Etat central puissant ne réapparaissent aux Etats-Unis les privilèges et l'aristocratie qu'il avait connus en Europe et dont il désirait maintenant la complète suppression. Il était pour l'abolition de l'esclavage. Et, ainsi que l'a montré Burrows, étant dans la situation d'un petit entrepreneur, Gallatin craignait la montée de grandes forces capitalistes (qui commençaient déjà à apparaître vers 1800), lesquelles risquaient d'anéantir les droits individuels auxquels il croyait.

Cette position se refléta particulièrement dans le fait que, dans toutes les charges qu'il occupa, Gallatin fit beaucoup d'efforts pour diminuer les dettes d'Etat – qu'il voyait comme des sources de corruption – et pour éviter les guerres, créatrices de ces dettes. Dans ce sens, il déploya tous ses talents de négociateur pour que s'établissent des relations pacifiques entre les Etats-Unis et les autres puissances de l'ancien et du nouveau monde. Il fut en particulier horrifié par la guerre que les Etats-Unis menèrent contre le Mexique pour lui arracher une partie de son territoire et, quoique déjà très âgé, il prit publiquement position contre cette guerre (ADAMS 1943; BURROWS 1986).

Gallatin anthropologue 1827-1849

A l'âge de soixante-six ans beaucoup de personnes décident de jouir d'un repos bien mérité. Gallatin, lui, lorsqu'il se retira des affaires publiques en 1827, commença une seconde carrière, dans le domaine de l'ethnologie, qui à elle seule aurait pu asseoir la réputation d'un homme. Il fut en 1842 le fondateur et le premier président de l'American Ethnological Association, consacrée à l'étude de tous les peuples du



monde, la plus ancienne association de ce genre en Amérique et qui existe encore aujourd'hui. Il écrit trois ouvrages de plusieurs centaines de pages sur les Indiens d'Amérique, ouvrages qui frappent par leur rigueur scientifique et qui montrent que l'auteur se posait déjà les grandes questions auxquelles l'anthropologie occidentale allait chercher à répondre jusqu'à nos jours. On voit que Gallatin se situait dans un courant évolutionniste, datant du XVIII^e siècle (alors appelé parfois développementalisme), qui allait connaître son apogée au XIX^e et qui s'est prolongé jusqu'au XX^e sous diverses formes «néo-évolutionnistes». Comme allait le faire plus tard Morgan, Gallatin essaya d'établir une typologie des sociétés indiennes, en fonction de leur «développement vers la civilisation», cherchant en même temps des lois universelles d'évolution des peuples du monde.

Dans ces trois œuvres, un nombre de pages important est consacré à un essai de classification des ethnies et des langues autochtones d'Amérique du Nord. Mais on constate aussi qu'une des questions centrales auxquelles Gallatin a cherché à répondre est celle de la possibilité des Indiens d'évoluer de manière à pouvoir s'intégrer dans la nouvelle société américaine en formation. Sur ce plan, sa position ne différait pas de celle de Jefferson qui, tout en reconnaissant aux Indiens les mêmes droits à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur qu'à tout autre citoyen, pensait que pour pouvoir bénéficier de ces droits les indigènes devaient abandonner leur économie traditionnelle et apprendre l'agriculture ainsi que les arts domestiques et industriels occidentaux (JEFFERSON 1903: 378).

On ne trouve pas, bien évidemment, une quelconque idée d'un «droit à la différence» chez Gallatin. Mais il faut garder à l'esprit qu'il écrivait il y a plus de cent cinquante ans et, qu'à l'époque, ses écrits étaient tout de même progressistes. Se basant sur le postulat de l'unité de l'humanité, il cherchait à montrer que les Indiens, si les circonstances le permettaient, pouvaient évoluer aussi bien que tous les autres peuples du monde, et ce en opposition aux thèses «polygénistes», en train de devenir en vogue (et défendues par exemple par le fameux Neuchâtelois émigré aux États-Unis, Louis Agassiz), qui affirmaient que les Indiens étaient porteurs d'une «infériorité» innée, qui rendait sans espoir toute tentative de les voir changer et s'adapter au monde moderne. L'étude approfondie que Gallatin fit des langues indiennes avait comme but, entre autres, de montrer que les autochtones avaient des capacités intellectuelles qui n'étaient en aucun cas inférieures à celles des autres peuples de la Terre (BIEDER 1986: 27-33).

Les trois ouvrages de Gallatin sont construits à peu près de la même manière. Ils contiennent plusieurs chapitres, qui semblent vaguement connectés entre eux, mais qui sont autant d'éléments qui servent à l'auteur à appuyer ses thèses, lesquelles sont finalement développées dans une conclusion ou dans d'autres parties de ces écrits.

C'est ainsi que son premier traité, *A synopsis of the indian tribes of North America* (1836), contient une magnifique carte géographique et plusieurs centaines de pages cherchant à donner une vue d'ensemble des populations indigènes de l'Amérique du Nord et

à présenter leurs langues respectifs et à classer ceux-ci en familles. Une autre partie essaie d'établir une relation entre l'environnement naturel et les types culturels indiens.

Un chapitre d'«observations générales» contient les conclusions qu'en tire Gallatin: affirmation de l'origine asiatique des Indiens (confirmée dans les recherches modernes); affirmation de l'origine endogène des civilisations aztèques et incas, en contradiction avec les thèses polygénistes selon lesquelles, du fait de la prétendue infériorité innée des Indiens, ces civilisations n'auraient pu se développer que par l'influence d'immigrants étrangers; explication des causes de la destruction des Indiens et des difficultés de leur intégration dans la société américaine, qui résident selon Gallatin non dans une incapacité d'évoluer, ni dans une «intelligence inférieure», mais dans le fait que les autochtones d'Amérique du Nord ont encore des habitudes de chasseurs ou d'horticulteurs très éloignées des comportements requis dans le monde moderne; remèdes à cet état de fait qui ne peuvent être trouvés que dans le respect des engagements pris envers les Indiens et l'intervention des missionnaires...

Le *Synopsis* avait un aspect d'ethnologie appliquée. De plus il s'identifiait à ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'ethnologie de sauvetage, puisque selon l'auteur il avait aussi pour objectif de préserver, dans des buts philosophiques, la connaissance des particularités de populations en train de disparaître rapidement.

Les trois cent cinquante-cinq pages du second ouvrage de Gallatin – *Notes on the semi-civilized Nations of Mexico, Yucatan and Central America* (1845) – constituent une étude approfondie des civilisations d'Amérique centrale et frappent par leur érudition. On est étonné par le vaste éventail des sources mises à contribution: documents pictographiques indigènes, stèles, *crónicas* et autres témoignages de *conquistadores* espagnols, parmi lesquels figure même le fameux Franciscain Bernardino de Sahagún, dont l'*Historia general de las cosas de Nueva España* venait d'être redécouverte. Il y a beaucoup de pages sur les langues indigènes, mais aussi sur le système de numérotation, le calendrier, l'astronomie, l'histoire et la chronologie de ces peuples, ainsi que sur une des grandes collections de manuscrits pictographiques connues à l'époque, celle de Lord Kingsborough.

Un chapitre intitulé «Conjectures sur l'origine de la civilisation américaine» apporte les conclusions de Gallatin, qui répètent ou complètent celles du *Synopsis*: capacité des Indiens à développer une civilisation sans intervention externe, rôle de l'agriculture et aussi de la conquête dans le développement pré-colombien des peuples de l'Amérique centrale, rôle de l'environnement naturel comme facteur qui a empêché ce développement plus au Nord et – de nouveau – louanges des missionnaires qui, en Amérique centrale aussi, apparaissent à Gallatin comme les plus aptes à préparer les Indiens à vivre en contact avec le monde occidental «civilisé».

Albert Gallatin avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il composa un troisième ouvrage, une «introduction» de près de deux cents pages à l'article «Hale's Indians of North America, and vocabularies of North America» (1848). Différant peu, dans sa structure, de



ses deux premières œuvres, celle-ci dirige particulièrement son attention sur les Indiens *Pueblo* du Sud-Ouest des États-Unis, au sujet desquels l'auteur venait de recevoir le rapport d'une expédition exploratoire du gouvernement américain. On ressent un Gallatin tout heureux de trouver chez les *Pueblo* un peuple qui lui paraît presque réaliser les idéaux jeffersoniens: pacifique, «sans roi, sans noblesse, [...] sans une caste privilégiée de prêtres au service d'un culte détestable et [...] remarquable par la chasteté des femmes, la fidélité conjugale des deux sexes, le respect de la propriété privée et l'honnêteté» (GALLATIN 1848: xcvi-xcvii).

Mais la conclusion est plus pessimiste et – mis à part les *Pueblo* – la désillusion que Gallatin a ressentie au sujet de la nouvelle nation américaine semble s'être étendue même aux Amérindiens:

L'examen de l'état social des aborigènes d'Amérique est une importante page dans l'histoire de l'Homme. Il est certainement intéressant de constater le progrès qu'un peuple peut faire, lorsqu'il est complètement isolé et non aidé par des nations plus éclairées. Mais le résultat de cette enquête est presque universellement affligeant; et si je me suis attardé sur l'histoire de ces peuples [les *Pueblo*] plus longuement que ce qui était requis dans les limites de cette étude, c'est parce qu'elle a été presque le seul épisode rafraîchissant dans le cours de mes recherches. (GALLATIN 1848: xcvi; ma traduction)

Conclusions: Gallatin, maillon manquant de l'anthropologie américaine

Après ce survol, il est possible maintenant d'éclairer l'œuvre ethnologique de Gallatin, en essayant d'établir de manière plus précise le rapport qui exista entre celle-ci et les circonstances de la vie de son auteur.

Il apparaît d'abord très clairement que, même après cinquante ans passés loin de sa ville natale, Gallatin continua à subir fortement l'influence de sa formation genevoise. Ses écrits anthropologiques, notamment leur cadre évolutionniste, et ses études linguistiques sont marqués de manière évidente par les valeurs des Lumières, auxquelles il fut exposé très tôt, notamment chez Voltaire: raison, progrès, avancement de la science, liberté, unité de l'humanité. De plus, dans ses études universitaires, Gallatin, comme Boas cent ans plus tard, apprit des meilleurs professeurs possibles les méthodes des sciences exactes, qui donnent à ses écrits – comme à ceux de Boas – une rigueur qui manque souvent en ethnologie. Et il ne faut pas négliger enfin, comme cause ambivalente d'éloignement et de rapprochement par rapport à la culture indienne, l'empreinte du calvinisme, louant le travail créateur d'enrichissement économique et en même temps valorisant la frugalité et la simplicité.

Mais une autre circonstance de la jeunesse d'Albert Gallatin doit aussi être mise en rapport avec ses écrits anthropologiques: la fuite en Amérique. Le sentiment que «la vraie vie est ailleurs» est souvent présent dans la naissance des vocations ethnologiques. Gallatin paraît bien avoir été animé de ce sentiment toute sa vie. Au début ce fut l'Amérique qui lui parut

être une utopie suffisamment attractive pour lui faire abandonner tout le confort, les privilèges et la sécurité qu'il avait dans sa ville natale. Mais on sait que quand il se retira des affaires publiques, il était très déçu de l'évolution de l'Amérique, de sa corruption et de son éloignement de la simplicité des premiers temps (ADAMS 1943: 635-636). Il apparaît que l'ethnologie et les Indiens furent bien pour Gallatin un nouvel ailleurs, un nouveau refuge où il se retira, non sans connaître là aussi finalement une déception, comme le montre la citation ci-dessus.

Après son départ de Genève, Gallatin fut, bien entendu, soumis à de nouvelles expériences qui allaient influencer sa carrière anthropologique. Il y a d'abord sa rencontre avec les autochtones. Son étude reste à faire, il faudrait parcourir sur ce sujet tous les écrits et autres fonds documentaires laissés par Gallatin. Mais il est certain qu'aussi bien dans sa vie de pionnier que de politicien il a eu très souvent l'occasion de côtoyer de près les Indiens. On sait aussi que Gallatin étudia très scrupuleusement les rapports que les gouverneurs des territoires indiens étaient tenus, depuis l'époque de Jefferson, d'envoyer au Département de la guerre, et qu'il profitait du passage de délégations indiennes à Washington pour recueillir des informations notamment linguistiques.

On a l'impression qu'il a fait deux expériences contradictoires avec les autochtones. D'une part, il ressent l'injustice que constitue l'invasion de leurs territoires par les Blancs – même s'il y participe. Dans son *Synopsis*, il va même jusqu'à reconnaître qu'«il est certain que si l'on avait toujours scrupuleusement respecté les droits des Indiens, cette nation [les États-Unis] ne serait pas née» (GALLATIN 1836: 153; ma traduction).

Mais d'un autre côté, comme il justifie cette conquête par le fait que les techniques des Blancs, notamment leur agriculture, permettent de faire vivre des millions de gens sur des territoires qui ne pouvaient supporter que quelques milliers de personnes pratiquant la chasse et les autres méthodes de subsistance traditionnelles des Indiens, on perçoit qu'il est déçu par le refus obstiné de ceux-ci de s'adapter aux Européens, et notamment de se «mettre au travail, de labourer la terre, de la même manière que [...] nos diligents cultivateurs» (GALLATIN 1836: 153).

Il est certain que les travaux ethnologiques de Gallatin furent influencés par ces expériences: ils eurent comme un de leurs objectifs de chercher dans l'histoire des Indiens si ceux-ci étaient capables d'évoluer vers des formes plus proches de la civilisation occidentale – question à laquelle l'exemple des civilisations d'Amérique centrale lui fournit une réponse positive – et d'essayer de comprendre les facteurs et les conditions qui permettraient cette évolution.

Il ne faut pas oublier l'engagement politique de Gallatin dans les rangs du parti anti-fédéraliste. Le mouvement jeffersonien, qui fut aussi un produit à la fois des Lumières et du calvinisme, portait un rêve de poursuite d'un bonheur simple et proche de la nature (une composante importante de ce mouvement était une réaction de la campagne contre la ville, BURROWS 1986: vi-v), qui allait influencer des écrivains comme Thoreau ou Whitman. Gallatin adhéra à ce courant.



Et il me semble que – pas seulement dans ses écrits sur les *Pueblo* – il partagea les indéniables sensibilité et respect face au genre de vie des Indiens que l'on trouve souvent parmi les jeffersoniens, y compris chez Thomas Jefferson lui-même, qui cultiva d'ailleurs aussi l'ethnologie parmi ses nombreux intérêts.

Enfin, on ne saurait oublier que Gallatin séjourna plusieurs années, entre 1814 et 1827, comme diplomate à Paris et à Londres où il rencontra les meilleurs esprits de son époque, parmi lesquels Alexandre von Humboldt, qu'il fréquenta beaucoup. On sait que ce fut à la demande de Humboldt qu'il commença ses travaux sur les langues indigènes (WALTERS 1957: 329), et l'on peut aussi reconnaître l'influence du grand savant allemand dans l'importance accordée par Gallatin à l'environnement naturel en relation avec les cultures indiennes. Cette dernière orientation donne d'ailleurs un air de parenté assez étonnant entre les typologies ethnologiques de Gallatin et celles d'anthropologues du XX^e siècle comme Steward qui – par exemple dans le *Handbook of south american*

indians – a aussi organisé ses données en tenant compte à la fois d'un schéma évolutionniste et des influences exercées sur les cultures autochtones par les environnements naturels (STEWART 1946-1959; STEWARD et al. 1959: 44-54).

Dans l'histoire de l'anthropologie occidentale, on remarque qu'en général celle-ci a été bien étudiée en ce qui concerne l'époque des Lumières et celle qui commence au milieu du XIX^e siècle (BIEDER 1975: 91), mais qu'il y a un vide entre les deux périodes, comme s'il n'y avait eu aucune continuité entre elles (voir par exemple DUCHET 1971; LOWIE 1971; POIRIER 1968; SCHULTE-TENCKHOFF 1985). Albert Gallatin, grâce à sa remarquable longévité, qui lui a permis de vivre presque quarante ans au XVIII^e siècle et d'exercer encore une grande activité et une importante influence dans les années 1840, apparaît bien, au moins en ce qui concerne l'Amérique du Nord, comme un pont reliant l'anthropologie des Lumières à celle de l'époque de Morgan, comme un des maillons qui manquaient dans cette histoire.

Resumen

Albert Gallatin (1761-1849), nacido en Ginebra y emigrado a los EEUU, es bien conocido como figura política, pero pocos saben que también fué llamado «padre de la etnología norteamericana». Este artículo examina la trayectoria que lo condujo de la oligarquía calvinista y de las Luces del Siglo XVIII ginebrinas hacia el «antifederalismo» de Jefferson y a una antropología anunciadora de Morgan y Boas.

Abstract

Albert Gallatin (1761-1849), who was born in Geneva and migrated to the USA, is well known as a statesman, but few know that he was also called the «father of American anthropology». This article examines his remarkable trajectory from calvinist oligarchy and Genevan XVIIIth Century Enlightenment to jeffersonian «anti-federalism» and an anthropology which prefigures Morgan and Boas.

**Bibliographie**

- ADAMS Henry
1943 *The life of Albert Gallatin.*- New York: Peter Smith.- 697 p. [1^{re} ed. 1879]
- AITKEN Thomas
1985 *Albert Gallatin, early swiss-born statesman.*- New York: Vantage Press.- 216 p.
- BALINSKY Alexander
1958 *Albert Gallatin: fiscal theories and policies.*- New Brunswick: Rutgers University Press.
- BIEDER Robert E.
1975 «Albert Gallatin and the survival of enlightenment thought in nineteenth century american anthropology», in: THORESEN Timothy H. (éd.), *Toward a science of man, essays in the history of anthropology*, pp. 91-98.- The Hague-Paris: Mouton Publishers. [International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, 9th, Chicago, 1973]
1986 *Science encounters the indian, 1820-1880, the early years of american ethnology.*- Norman & London: University of Oklahoma Press.- 290 p.
- BURROWS Edwin G.
1986 *Albert Gallatin and the political economy of republicanism, 1761-1800.*- New York: Garland Publishing, Inc.- 536 p.
- DUCHET Michèle
1971 *Anthropologie et histoire au siècle des lumières.*- Paris: Maspero.
- FATIO Guillaume
1947 *Pregny commune genevoise et coteau des altesses.*- Pregny: Mairie.- 340 p.
- GALLATIN Albert
1836 «A synopsis of the Indian tribes of North America».- *Transactions and collections of the american antiquarian society* (Cambridge, Massachusetts) vol. II: 1-422.
1845 «Notes on the semi-civilized nations of Mexico, Yucatan, and Central America».- *Transactions of the american ethnological society* (New York) vol. I: 1-352.
1848 «Introduction; Hale's Indians of North America, and vocabularies of North America».- *Transactions of the american ethnological society* (New York) vol. II: XXIII-CLXXXVIII.
- JEFFERSON Thomas.
1903 *The writings of Thomas Jefferson.*- Washington, D.C.: Lipscomb and Bergh, editors. (Memorial Edition, vol. 3) [1^{re} éd. 1805]
- LOWIE Robert H.
1971 *Histoire de l'ethnologie classique, des origines à la 2^e guerre mondiale.*- Paris: Petite bibl. Payot.- 264 p. [1^{re} éd. 1937]
- MORGAN Lewis Henry
1847-1848 «Letters on the Iroquois».- *American whig review* (New York) 5: 177-190, 242-257, 447-490, 507-515. [Signé du nom de plume «Skenandoah»]
- PETER Marc
1925 *Une amie de Voltaire: Madame Gallatin.*- Lausanne: Editions SPES.- 120 p.
- POIRIER Jean
1968 «Histoire de la pensée ethnologique», in: POIRIER Jean (éd.), *Ethnologie générale*, pp. 3-179.- Paris: Gallimard.- 1907 p. (Encycl. de la Pléiade, n° 24)
- POWELL John Wesley
1891 «Indian linguistic families of America, North of Mexico».- *Seventh annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the smithsonian institution 1885-1886* (Washington): 1-142.
- SCHULTE-TENCKHOFF Isabelle
1985 *La vue portée au loin, une histoire de la pensée anthropologique.*- Genève: Editions d'en bas.- 223 p.
- STEVENS John Austin
1972 *Albert Gallatin.*- New York: AMS Press.- 423 p. [1^{re} éd. 1884]
- STEWART Julian H. (éd)
1946-1959 *Handbook of south american indians.*- Washington: Bureau of American Ethnology.- 7 vol. (Bulletin 143)
- STEWART Julian H. et Louis C. FARON
1959 *Native peoples of South America.*- New York: McGraw-Hill Book Company.- 481 p.
- TAX Thomas G.
1975 «E. George Squier and the mounds, 1845-1850», in: THORESEN (éd.), *Toward a science of man, essays in the history of anthropology*, pp. 103-119.- The Hague-Paris: Mouton Publishers.
- WALTERS Raymond
1957 *Albert Gallatin, jeffersonian financier and diplomat.*- New York: The Macmillan Company.- 461 p.